



Portrait de Louis Soutter

Ainsi, peut-être qu'au moment où Hitler jette à la tête de Schuschnigg¹ son ultimatum, au moment où le sort du monde, à travers les coordonnées capricieuses du temps et de l'espace, se retrouve un instant, un seul instant, entre les mains de Kurt von Schuschnigg, à quelques centaines de kilomètres de là, dans son asile de Ballaigues, Louis Soutter² était peut-être en train de dessiner avec les doigts sur une nappe en papier ses danses obscures. Des pantins hideux et terribles s'agitent à l'horizon du monde où roule un soleil noir. Ils courent et fuient en tous sens, surgissant de la brume, squelettes, fantômes. Pauvre Soutter. Il avait déjà passé plus de quinze ans dans son asile, quinze ans à peindre ses angoisses sur de mauvais bouts de papier, des enveloppes usagées, dérobés à la corbeille. Et, à cet instant où le destin de l'Europe se joue au Berghof, ses petits personnages obscurs, se tordant comme des fils de fer, me semblent un pré-sage.

Soutter était revenu d'un long séjour loin de chez lui, très loin, à l'étranger, à l'autre bout du monde, dans un état de délabrement inquiétant. Après quoi, il avait vécu d'expédients. Musicien pour thés dansants durant la saison touristique, une réputation de folie avait commencé à le suivre partout où il allait. Dans son visage s'imprima une mélancolie profonde. Et il fut interné à l'asile de Ballaigues. De temps en temps, il fuguait ; on le ramenait là-bas, décharné, à moitié mort de froid. En haut, dans sa chambre, il entassait dessin sur dessin, une pile monstrueuse de croquis, représentant des êtres noirs, difformes, de grands infirmes palpitants. Son propre corps était si maigre, fatigué par de longues marches dans la campagne. Ses joues étaient évidées, caverneuses ; il n'avait plus de dents. Enfin, ne parvenant plus à tenir de pinceau ou de plume pour dessiner, à cause de l'arthrose qui déformait ses mains, presque aveugle, il se mit à peindre avec les doigts, juste en les trempant dans de l'encre, vers 1937. Il avait près de soixante-dix ans. Il fit alors ses plus belles œuvres ; il se mit à peindre des cohortes de silhouettes noires, agitées, frénétiques. On dirait des grappes de sang. Des vols de sauterelles. Et cette agitation forcenée vivait dans l'esprit de Louis Soutter, une forme de hantise qui le terrifiait. Mais, si on songe à ce qui se passait en Europe, autour de lui, pendant ces longues années de réclusion à Ballaigues, dans le Jura, on peut penser que ce long ruisseau de corps noirs, tordus, souffrants et gesticulants, que ces colliers de cadavres augurent quelque chose. On dirait que le pauvre Soutter, enfermé dans son délire, sans le savoir peut-être, filme avec les doigts la lente agonie du monde qui l'entoure. On dirait que le vieux Soutter fait défiler le monde entier, les spectres du monde entier derrière un pauvre corbillard. Tout se transforme en flammes et en épaisse fumée. Il trempe ses doigts tordus dans le petit pot d'encre et il nous livre la vérité morte de son temps. Une grande danse macabre.

¹ Kurt Schuschnigg, chancelier autrichien qui laissa le nazisme gangrené son pays et ne put empêcher l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne.

² Louis Soutter, artiste suisse placé par sa famille à 52 ans dans un asile pour vieillards.

Éric VUILLARD – *L'ordre du jour* (2017)

Ce passage montre comment l'auteur situe son personnage (ayant existé) dans l'Histoire mondiale.

Le bal des fantômes

Quand le café fut pris, tasses, cafetières et cuillers disparurent à la fois, et la conversation commença, certes la plus curieuse que j'aie jamais ouïe, car aucun des tableaux accrochés au mur, ces étranges cau-seurs, ne regardait l'autre en parlant : ils avaient tous les yeux fixés sur la pendule.

Je ne pouvais moi-même en détourner mes regards et m'empêcher de suivre l'aiguille, qui marchait vers minuit à pas imperceptibles.

Enfin, minuit sonna ; une voix, dont le timbre était exactement celui de la pendule, se fit entendre et dit :

— Voici l'heure, il faut danser.

Toute l'assemblée se leva. Les fauteuils se reculèrent de leur propre mouvement ; alors, chaque cavalier prit la main d'une dame, et la même voix dit :

— Allons, messieurs de l'orchestre, commencez !

J'ai oublié de dire que le sujet de la tapisserie était un concerto italien d'un côté, et de l'autre une chasse au cerf où plusieurs valets donnaient du cor, des piqueurs et les musiciens, qui, jusque-là, n'avaient fait aucun geste, inclinèrent la tête en signe d'adhésion.

Le maestro leva sa baguette, et une harmonie vive et dansante s'élança des deux bouts de la salle.

On dansa d'abord le menuet.

Mais les notes rapides de la partition exécutée par les musiciens s'accordaient mal avec ces graves ré-vérences : aussi chaque couple de danseurs, au bout de quelques minutes se mit à pirouetter comme une toupie d'Allemagne. Les robes de soie des femmes, froissées dans ce tourbillon dansant, rendaient des sons d'une nature particulière ; on aurait dit le bruit d'ailes d'un vol de pigeons. Le vent qui s'engouffrait par-dessous les gonflait prodigieusement de sorte qu'elles avaient l'air de cloches en branle.

L'archet des virtuoses passait si rapidement sur les cordes, qu'il en jaillissait des étincelles électriques. Les doigts des flûteurs se haussaient et se baissaient comme s'ils eussent été de vif-argent ; les joues des piqueurs étaient enflées comme des ballons, et tout cela formait un déluge de notes et de trilles si pressés et de gammes ascendantes et descendantes si entortillées, si inconcevables, que les démons eux-mêmes n'auraient pu deux minutes suivre une pareille mesure.

Aussi, c'était pitié de voir tous les efforts de ces danseurs pour rattraper la cadence. Ils sautaient, cabriolaient, faisaient des ronds de jambe, des jetés battus et des entrechats de trois pieds de haut, tant que la sueur, leur coulant du front sur les yeux, leur emportait les mouches et le fard. Mais ils avaient beau faire, l'orchestre les devançait toujours de trois ou quatre notes.

La pendule sonna une heure ; ils s'arrêtèrent. Je vis quelque chose qui m'avait échappé : une femme qui ne dansait pas.

Théophile GAUTIER - *La Cafetière* (1880)

Gautier passe du fantastique au grotesque à travers la description minutieuse d'une scène de bal dont les protagonistes sont des sortes de revenants sortis des tableaux accrochés au mur.

Mireille, ouvrière de la chaussure

Comme dans beaucoup de foyers ouvriers, c'était elle qui gérait le quotidien. Elle écrivait les lettres, faisait « la paperasse », gérait les comptes et conservait la mémoire du couple. Cyrille, comme la plupart des hommes, était plus éloigné de ces tracas quotidiens.

Ses écrits se divisaient en deux catégories, soit elle écrivait à quelqu'un, soit elle écrivait pour elle-même, afin de conserver des traces du moment.

Lorsqu'elle écrivait à quelqu'un, elle faisait rarement de longues et périlleuses lettres sur des pages blanches. Elle rédigeait plutôt au dos de cartes illustrées : cartes postales ou cartes de bonne année. Pour la nouvelle année, elle envoyait des cartes de vœux à un réseau d'amis et de parents éloignés (ceux qu'on n'allait pas voir en chair et en os durant le mois de janvier). Au moment des vacances ou des voyages, elle envoyait des cartes postales au réseau d'amis et de parents proches (les copains et les enfants ; les proches qui entraient dans la maison par derrière, sans « passer par la sonnette »). Les cartes étaient écrites à la suite, au fur et à mesure en une soirée ou un après-midi, et les formules avaient tendance à se répéter d'une carte à l'autre. (...)

Les amis auxquels elle écrivait étaient presque les mêmes d'une année sur l'autre. S'y ajoutaient, au fil des années, les nouvelles relations rencontrées (souvent lors de voyages). Un carnet où étaient notées les adresses d'une centaine de proches était complété au fur et à mesure.

Elle écrivait aussi pour elle. Pour se souvenir ou pour mieux « maîtriser la situation ». Elle gardait des cahiers de chansons. Ces cahiers, écrits durant l'adolescence, avaient été conservés précieusement jusqu'à l'âge de la retraite. Ils avaient été utilisés, autrefois, pour apprendre les textes des refrains en vogue et pour pouvoir les chanter. Ils étaient devenus des souvenirs valorisés. C'étaient des documents qu'on lisait et relisait. Ils avaient été écrits avec soin. Décorés, c'étaient de beaux cahiers, selon la norme de l'école primaire. L'écriture était travaillée, on avait respecté au mieux l'orthographe, les marges, les paragraphes, les lignes. Des majuscules, lettres décorées, en début de ligne, et de petits dessins agrémentaient l'ensemble. Ces textes, qui conservaient les seules paroles des chansons (on ne savait pas lire et transcrire les notes de musique), avaient été écrits par plusieurs personnes (sa mère, elle et ses trois sœurs adolescentes) en écoutant la radio, et en notant peu à peu les paroles lors des diffusions multiples.

Elle cherchait aussi à « maîtriser la situation », en écrivant sur de petits carnets les comptes du ménage. Depuis 1956, elle avait tenu, mois après mois, et conservé toute une série de carnets de budgets familiaux qui reprenaient chronologiquement les dépenses et les revenus du foyer. Ces écrits étaient là pour aider à tenir les comptes, pour aider à mémoriser afin de ne pas jeter l'argent par les fenêtres. Il fallait conserver des traces écrites pour voir plus clair. Ces carnets avaient été commencés au moment où le couple devait multiplier les économies afin de pouvoir faire construire une maison neuve.

L'écriture était souvent liée aux souvenirs scolaires de l'enfance (les bonnes manières de faire, apprises à l'école primaire). Les belles pages d'écriture, les bons calculs arithmétiques. Les alignements, la mise en ordre, la propreté.

Philippe GABORIAU – *Toute sa vie, ma tante Mireille, ouvrière de la chaussure, a travaillé dur*
Livre disponible à la médiathèque de Saint-Nicolas

Le sujet est suivi (*l'habitude d'écrire de la tante*), avec des apartés (*les vacances, les visites du début d'année, le carnet d'adresses, la radio*). Les paroles sont livrées par des clins d'œil. Le ton utilisé, les tournures et le vocabulaire sont très proches de l'oral.